



SEULES LES TRACES

Roman Poétique.

Stéphane WEISS

Extrait...

En début d'après-midi, encore étourdi par l'aventure matinale et sa conclusion... rêvée, je contemplais, intrigué, ce qui ressemblait à des préparatifs cérémoniels. D'une armoire profonde, mon père ramenait à la vie sa blouse de travail, laquelle portait quelques stigmates épars : celles d'un vermillon sémillant, celles d'un bleu céruleen ou encore d'un vert émeraude. Avec un air de componction, il commençait à fourbir sa palette immense, puis ses pinceaux gigantesques, et ses tubes de couleurs tout simplement énormes, déposant l'ensemble sur la table avec un ordre certain. Il poursuivait en allant, d'une allure cultuelle, chercher son chevalet de campagne et un support rectangulaire immaculé (ou déjà partiellement grisé par quelques traits et autres linéaments), qu'il posait dessus, légèrement incliné. Ce dernier serait pour les heures qui suivraient l'objet de toute son attention. De nouveau, à travers mes yeux d'enfant, je regardais la scène qui m'entourait, où tout paraît plus grand, fasciné et curieux de ce qui s'y préparait.

J'assistais alors, en fidèle invité, à cette espèce de rituel immuable et minutieux. À chaque fois la nouveauté lorsqu'un grand réceptacle de lin blanc, cloué sur son cadre de bois, devait recevoir les traits et touches de couleurs pures. Celles-ci, par une alchimie secrète et magique, donneraient corps – dans les traces héritières d'Altamira – aux empreintes d'un fusain, promises encore à cet instant, à l'oiseau d'inconnu.

Le regarder œuvrer était captivant, autant que surprenant. D'abord intrigué par sa concentration sans faille : les sourcils légèrement plissés, l'œil noir. J'étais ensuite déconcerté de m'apercevoir que la palette circulaire, dans sa main, portait déjà quelques noisettes de couleurs disséminées soigneusement, suivant une organisation sous-jacente des couleurs. Son pouce replié dans un trou oblong, se refermant sur plusieurs pinceaux, il était paré d'un écu de chevalier croisé, armé de plusieurs épées. Enfin, je me retrouvais stupéfait, quand un mouvement original naissait : un pas en avant vers la toile, puis deux pas en arrière pour observer le rendu. C'était une sorte de pas de danse simple, tel celui d'un escrimeur, mais nécessaire à la progression du futur ouvrage. Celui d'un autre Cyrano qui, à la fin de l'envoi, touchait la toile : avec panache, dans un mouvement plus précis ; tantôt l'applique soigneuse de la matière du bout d'un pinceau pointu, tantôt la brosse énergique avec une de ces lames bien trop longues, à l'extrémité... carrée !

[...]

Dans l'innocence de la quête d'un sac de billes, j'étais devenu l'heureux dépositaire des caractères confidentiels d'une histoire belle et transgressive. Heureux, car héritier de la part que l'on pressent la plus divine de ce qu'il y a de plus humain en nous : l'Amour. Et cette part commençait à faire vibrer tout un univers sous mon crâne devenu arbre des intensités lumineuses. Intensités qui s'enrubannaient lentement mais sûrement, de la parole – non pas d'évangile – mais de poésie léguée par André. Lequel, prenait à mes yeux la dimension du héros à la parole dépossédée. Heureusement, un instrument d'hypnose – la voix d'une sirène aux yeux d'ombre – jouait cette parole endormie sur le timbre coloré d'une mosaïque de mots, en soufflait la mélodie parfumée sur le doux môle du rêve.

Gardien du secret comme d'un talisman, toujours sans mot dire à quiconque, je continuai, avec l'accord de ma grand-mère, mes incursions sur les terres d'un Nouveau Monde au sillon de poésie instigateur, celui de Paola et d'André, sous le bourdon bienveillant – ultime allié du temps – de la cloche du monastère des Clarisse. Oublieux de ma chère forêt, ma forêt profonde, oublieux d'une amoureuse aux yeux bleus, tout mon être éprouvait une attirance magnétique pour le bas de la rue Sainte-Colette. Là-bas m'attendait un dénouement, une tragédie connue, mais dont j'espérais, dans la bouche d'une sirène qu'elle fût moins cruelle.

Quelle surprise promise m'attendait ? J'en avais l'eau à la bouche ! Peut-être rapporterai-je de la poussière d'arc-en-ciel à mes souliers, comme le disait ma mère, le soir, pour me convaincre de dormir ?

[...]

Et je rentrai, les yeux tournés vers mes pensées, avec à cœur de poursuivre la lecture du carnet de mon oncle, et réunir les époques. En cette fin d'après-midi, je dis à Anna – dans un mensonge apprivoisé – que je montais au grenier, toujours à la recherche du sac de billes d'André. La quête, à cet instant, vous vous en doutez, se situait bien au-delà de celle du sac de billes. Alors, malgré la chaleur étouffante qui régnait au grenier, je m'empressai de reprendre la lecture solitaire du carnet, là où mes yeux et ma curiosité l'avaient quitté, égarés dans l'éventail clairsemé de ses feuillets.

« Ici, à bien y réfléchir, nous ne savons plus très bien pourquoi nous nous battons. Il est sûr que le dialogue est rompu entre nos deux peuples frères. Les paroles sont différentes de par les visions qu'elles expriment, de par leur envie profondément disjointe de l'avenir. Héritiers de ce pays, qui de Caïn ou Abel tuera l'autre ? La question est posée dans ce nouvel épisode de la Genèse des temps modernes, assujettie au poids du passé et de l'Histoire.

Par ailleurs, ici, je vois la beauté grandiose des paysages. J'y ai trouvé une lumière blanche, aveuglante, presque cruelle qui fait jusqu'à crier le fruit silencieux de l'olivier. Faux ami, le soleil finit par nous confondre dans le paysage, à nous y incruste, jusqu'à ce qu'évaporation s'ensuive, le tout dans ses couleurs d'hypnose. Et les montagnes que l'on croit accueillantes au loin, à contre-jour dans leur enveloppe bleutée, nous attirent, puis nous font souffrir sur leurs dentelles de pierre et parfois de fer. Ici est brisée toute croyance, et toute certitude. La rencontre des antipodes de l'humanité est là, sous le plafond des douleurs.

Ici, les autochtones qui vivent dans les campagnes ou dans les montagnes me semblent comme ébahis par la situation mortellement guerrière qui s'est installée. Ils ne luttent que pour leur survie quotidienne, et ne sont à mes yeux que des pauvres démunis. Le FLN pense à leur place, et les fait souffrir autant que nous nous les imaginons complices. Au lieu de tenter de les déplacer, de les regrouper dans des camps, de les rendre transparents, pour que le maillage des caches possibles ne s'estompe, nous ferions mieux d'admettre que c'est à eux qu'appartient cette terre, l'héritage de ce territoire. J'ai toujours été convaincu – depuis les jeunes classes où mes instituteurs m'ont vanté les bienfaits de la Révolution française – que la terre appartient à la révolte des peuples en souffrance.

Quant à nous, français, européens, héritiers en terre algérienne d'une nième bannière du modernisme, trace de l'Histoire officiellement inspirée par une juste cause – soufflée par un roi restauré en proie aux problèmes financiers, il y a plus d'un siècle –, nous avons joué, et jouons encore des épaules en tentant de nous imposer. On imagine aisément des intérêts économiques sous-jacents, pour qu'une république nouvellement établie sur le chaos honteux de la précédente, tente encore un soutien au passé. Ici, en 1959, après seulement quatorze années coiffant la Seconde Guerre mondiale, après une défaite toute fraîche en Indochine, nous ferions bien de gagner du temps et des vies. Nous devrions – convaincus par la plus naturelle propension des peuples à disposer d'eux-mêmes – accompagner dans la bienveillance l'ensemble des populations – des villes et des campagnes – vers une autonomie inévitable, en ouvrant un dialogue pacifique avec le FLN. Ainsi baisserions-nous le niveau de bestialité atteint sur le terrain. À revivre et défendre les pages d'un Ancien Testament, il se peut bien qu'ici, à nouveau Caïn ne tue Abel, mais que l'esprit d'Abel, avec le temps, finalement ne l'emporte dans les cœurs ».

Retrouvez « Seules les Traces » sur

<https://libre2lire.fr/livres/seules-les-traces/>

ISBN Papier : 978-2-38157-010-5

ISBN Numérique : 978-2-38157-011-2

388 pages – 22.00€

Dépôt légal : Juin 2020

© Libre2Lire, 2020

